

Du même auteur

- *Le chouchou de la maîtresse*, Sarbacane
- *Perdus chez les marmottes*, Sarbacane huitdix
- *Il y a des bruits bizarres dans ma chambre*, Sarbacane sixhuit

PROLOGUE

Mercredi matin, 16 février.

Romain avançait péniblement, courbé sous la tempête de neige. Les flocons, fouettés par un vent violent, frappaient son visage rougi par l'effort. Il était exténué ; ses pas étaient lourds et hésitants. Son moral était au plus bas. Pourtant, il ne devait pas céder au découragement : ses deux copains, réfugiés dans une vieille bergerie plus haut dans la montagne, comptaient sur lui pour les sauver. Il trébucha une nouvelle fois. Décidément, il ne s'habituerait pas à ses vieilles raquettes en bois. Quelques minutes plus tôt, il avait chuté lourdement sur un rocher. Depuis, une douleur aiguë tirillait son poignet gauche. Une foulure sans doute.

« Quelle idée stupide nous avons eue de vouloir skier hors piste ! Ah, je m'en souviendrai de cette classe de neige ! » pestait-il en poussant de profonds soupirs. Il s'en voulait d'avoir suivi Eric et en même temps, il se

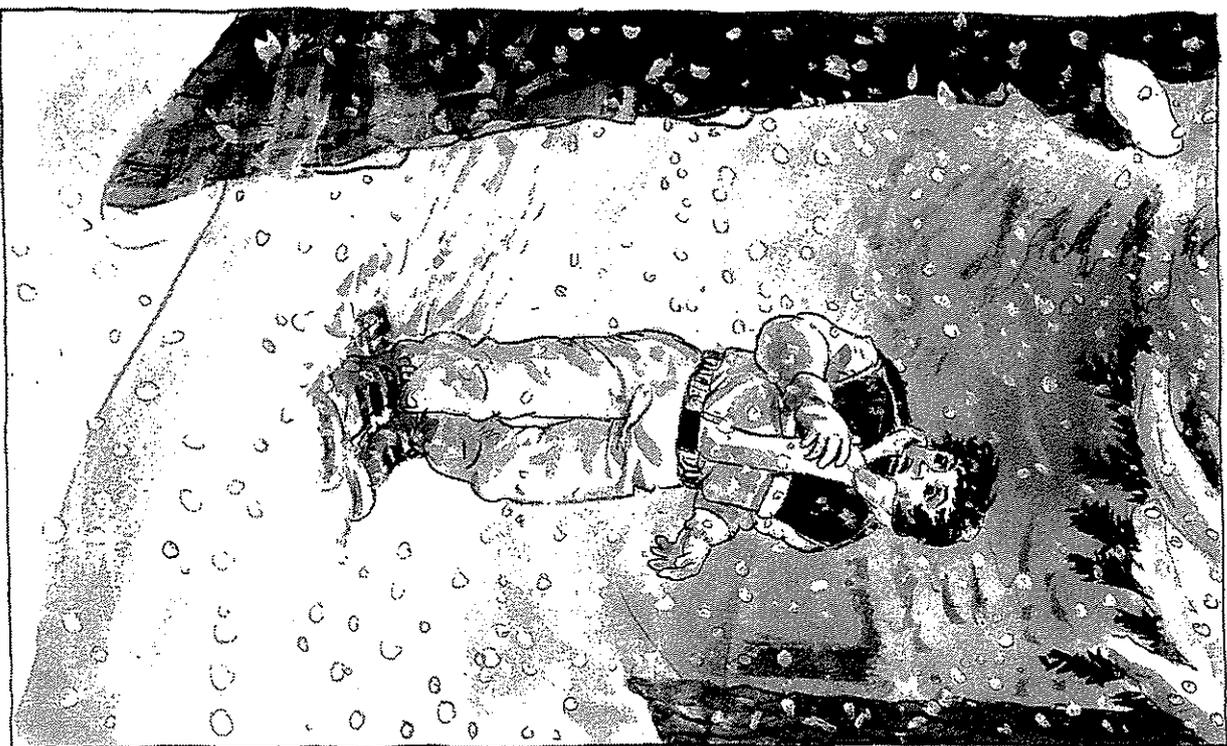
révoltait contre la malchance qui s'acharnait sur eux depuis la veille.

Il marchait dans une immense forêt d'épicéas, perdu depuis un bon moment déjà. Et il descendait, descendait toujours, avec l'espoir de regagner la vallée et de trouver enfin des secours. Il ne voyait pas à dix mètres. On était en fin de matinée et pourtant on serait presque cru en pleine nuit. Les nuages gris-sombre déversaient sans cesse des tonnes de flocons de neige. Il refusait farouchement de céder à l'envie de s'allonger sur la neige épaisse et d'attendre, les yeux enfin fermés. Mais attendre quoi?... Rien, justement ! Voilà pourquoi il s'obstinait, luttant désespérément contre la tourmente.

Soudain, il s'immobilisa, comme paralysé. Il venait d'entendre un bruit étrange qui n'était pas dû au vent glacial. Il tourna la tête vers un gros buisson qui était violemment secoué. Son cœur affolé se mit à battre très fort. Pourtant, Romain osa appeler timidement : — Oh là !... Y'a quelqu'un ?

Mais il savait bien que personne ne lui répondrait, parce qu'il était loin de toute présence humaine. Seul un très gros animal pouvait agiter ainsi le fourré. L'épouvante le gagna. Son esprit fatigué avait beau répéter que les ours et les loups avaient disparu depuis longtemps des Alpes, Romain, fatigué et perdu, n'en était plus certain.

Soudain, le buisson s'ouvrit...



4

Mardi après-midi, 15 février.

— Ouah !... Génial ! Tu as vu mon dérapage ! s'exclama Eric, après avoir franchi victorieusement une grosse bosse verglacée.

— Bof ! Tu n'as même pas décollé les skis ! se moqua Cindy, sa camarade de classe, en s'immobilisant à son tour.

Ils tournèrent leur regard vers le haut de la piste pour voir où en était Romain.

Les trois enfants, âgés de onze ans, étaient en séjour de neige dans les Alpes, avec leur classe de C.M.2. Ils étaient des skieurs confirmés, fréquentant régulièrement les stations vosgiennes avec leurs parents. Ils s'étaient donc très logiquement retrouvés dans le groupe 1, encadré par Robert, leur sympathique moniteur de l'École de Ski Français.

— Plus que quatre jours et on rentre ! soupira Cindy,

tout en retirant ses gants mouillés.

— Ouais, mais après-demain, n'oublie pas qu'il y a la boum ! rappela Eric, les yeux brillants d'excitation.

Romain les rejoignit enfin, non sans leur avoir montré comme il virait bien. Robert, après le cours obligatoire, leur avait donné l'autorisation d'effectuer une ou deux descentes seuls pendant qu'il continuerait à s'occuper du reste du groupe sur la piste verte de Grosse Pierre. Chantal Didier, leur institutrice, se chargeait des skieurs débutants. Elle restait sur le bas des pistes, près du départ des télésièges. Et naturellement, elle n'avait pas été informée que trois de ses élèves skiaient seuls...

— On s'en fait une dernière ? proposa Eric, le plus acharné des trois. La piste rouge des Bioqués, ça vous tente ?

— C'est parti ! cria Cindy, déjà en recherche de vitesse pour gagner le plus rapidement possible le tire-fesses qui conduisait au point le plus haut du domaine skiable.

Leur moniteur n'aurait sans doute pas beaucoup apprécié ces paroles parce qu'il leur avait bien recommandé de skier uniquement sur les pistes bleues et vertes. Il aurait peut-être même été un peu inquiet car il était déjà seize heures quinze et le rassemblement était prévu pour seize heures trente devant le restaurant du Slalom. Les trois copains, avides de sensations fortes, avaient probablement tout oublié des sages recommandations de Robert.

Arrivés au point culminant des pistes, à plus de 2500 mètres, ils ne purent s'empêcher d'admirer le paysage magnifique qui s'offrait à eux. Leurs yeux lar-moyaient à cause du vent glacial qui les piquait de mille aiguilles. L'immensité blanche des pistes et des pâturages contrastait avec les vastes taches sombres des forêts de conifères. Dans leur dos, de gros nuages noirs s'approchaient, sournois et menaçants. Ils n'y firent pas attention.

Ils s'élançèrent sur la piste d'un même geste éner-gique. Cependant, au bout de cent mètres à peine, Eric chuta lourdement. Il fit plusieurs roulades sur la neige damée en poussant de grands cris. Ses deux ca-marades se portèrent immédiatement à sa hauteur, redoutant une éventuelle blessure. Heureusement, la chute, même si elle avait été spectaculaire, n'était pas grave. Eric éclata même de rire quand il vit la tête de ses deux amis :

— Alors les chouchous ?... Inquiets pour leur copain ?

— C'est malin ! répliqua Romain, un peu vexé. Tu nous as fichu la trouille avec tes conneries.

Cindy, complètement rassurée, retrouva très vite son enthousiasme. Elle lança une boule de neige bien tas-sée sur la poitrine de Romain qui sourit à son tour.

— On y va ? demanda-t-elle, pressée de skier à nou-veau.

— Attends ! cria Eric, tout en observant un sentier qui dévalait presque à pic le versant de la montagne

opposé aux pistes.

Il tendit son bâton de ski vers le chemin sinueux et dit d'une voix très excitée :

— Et si on prenait par là ?

— Par le sentier ?... T'es fou ! s'opposa Romain, en tapant plusieurs fois sa tempe avec son index.

Le froid devenait plus vif. Mais ils ne le sentaient pas... Pas encore.

— Dégonflé, va ! répliqua Eric.

Son copain se fâcha :

— Répète voir ça si tu es un homme !

— Prouve-le, toi, que tu es un homme !

Cindy ne disait rien. Elle examinait le chemin qui se perdait plus bas dans une forêt de conifères. En cas de difficulté, ils ne pourraient pas revenir sur une piste balisée, puisque les versants étaient opposés. Pourtant, skier hors piste la tentait. Mais un détail d'une grande importance la chagrinait :

— Comment on va pouvoir rejoindre le restaurant du Slalom ?

Eric avait pensé à tout. Il dessina un arc de cercle avec son bâton pour indiquer la trajectoire du sentier tel qu'il l'imaginait.

— Je suis sûr qu'il contourne le versant par le bas et rejoint le pied des pistes.

— Ouais, je crois que tu as raison, approuva Romain. Les yeux de Cindy brillaient d'envie.

— Chiche ? proposa une nouvelle fois Eric en réajus-tant ses lunettes.

— Chiche ! s'exclamèrent ses deux compagnons en agrippant leurs bâtons.

Sans plus aucune hésitation, ils basculèrent dans la pente quasi abrupte. Ils n'avaient jamais ressenti une telle ivresse. La poudreuse était excellente, d'une blancheur immaculée. Ils étaient les premiers à skier sur cette neige qui s'ouvrait devant eux. Ils progressaient lentement, tant le sentier était raide et sinueux. La difficulté du parcours ne les empêchait pas de pousser de grands cris de joie et d'oublier tout : leurs camarades de classe, leur maîtresse qui devait commencer à les attendre et leurs parents, si loin dans leur Lorraine natale.

Cependant, de sombres nuages neigeux obscurcissaient le ciel, signe que la nuit approchait à grands pas. Bientôt, le sentier les amena à la lisière d'une immense forêt de mélèzes. Ils s'arrêtèrent pour souffler quelques instants. Ils étaient très fiers de ne pas avoir chuté une seule fois, mais aussi un peu inquiets de ne pas encore avoir rejoint une piste. Ils s'interrogèrent sur la nécessité de traverser ce bois déjà sombre et peu accueillant.

— Dis Eric, tu crois qu'il faut traverser la forêt ? interrogea Cindy, pas très enchantée par cette perspective.

Son ami scruta l'horizon, hocha lentement la tête et répondit :

— Ben oui. On est obligés... Regarde sur les côtés : les versants sont de véritables falaises rocheuses. On

ne pourra jamais passer par là.

Les trois camarades observèrent attentivement la montagne. Eric avait raison : impossible de contourner la forêt qui semblait emboîtée entre deux pans à pic. Instinctivement, leurs regards se portèrent vers le haut, là d'où ils venaient, comme s'ils regrettaient déjà d'avoir quitté la piste balisée. En tout cas, ils comprirent que leur route n'était pas là, parce qu'il leur faudrait au moins deux heures pour remonter jusqu'à la piste rouge de Grosse Pierre. Et puis, le lourd manteau de nuit qui encapuchonnait les sommets n'était pas rassurant.

Romain finit par dire :

— On n'a pas le choix, il faut continuer par le sentier et espérer qu'il nous ramène à la station.

Ils devaient donc s'enfoncer dans la sinistre forêt. Eric les encouragea :

— Haut les cœurs, les copains !... À nous les sensations !

— Yépee ! répondirent en écho ses deux camarades. Mais il semblait que le cœur, justement, n'y était déjà plus tout à fait.

La pénombre des conifères rafraîchit encore leur enthousiasme. La descente leur semblait interminable et skier devenait franchement dangereux. À tout instant, ils devaient virer pour éviter de se fracasser contre un tronc noueux. La nuit qui s'était presque complètement installée dans la forêt rendait leur tâche encore plus difficile. Ils souhaitaient secrète-

ment sortir très vite de ces bois effrayants. Leurs ventres commençaient à se serrer : ils étaient en retard et auraient droit à un bon savon quand ils arriveraient... s'ils arrivaient !

Soudain, ce fut la catastrophe.

Eric, qui skiait en tête, percuta de plein fouet un sapin plus gros que les autres, dissimulé derrière une congère. Il poussa un grand cri dont ses copains comprirent immédiatement la signification : cette fois-ci, c'était sérieux ! Ils en eurent la confirmation quand ils virent que leur camarade se tordait de douleur dans la neige en pleurant à chaudes larmes. Ils ôtèrent très rapidement leurs skis ainsi que ceux du blessé. Eric hurla davantage quand ils retirèrent son ski droit. Il se tint la cuisse comme si elle risquait d'exploser d'un instant à l'autre.

— Où est-ce que tu as mal ? demanda Romain, d'une voix tremblante.

— Là !... À la cuisse. Ah ! C'est horrible comme j'ai mal !

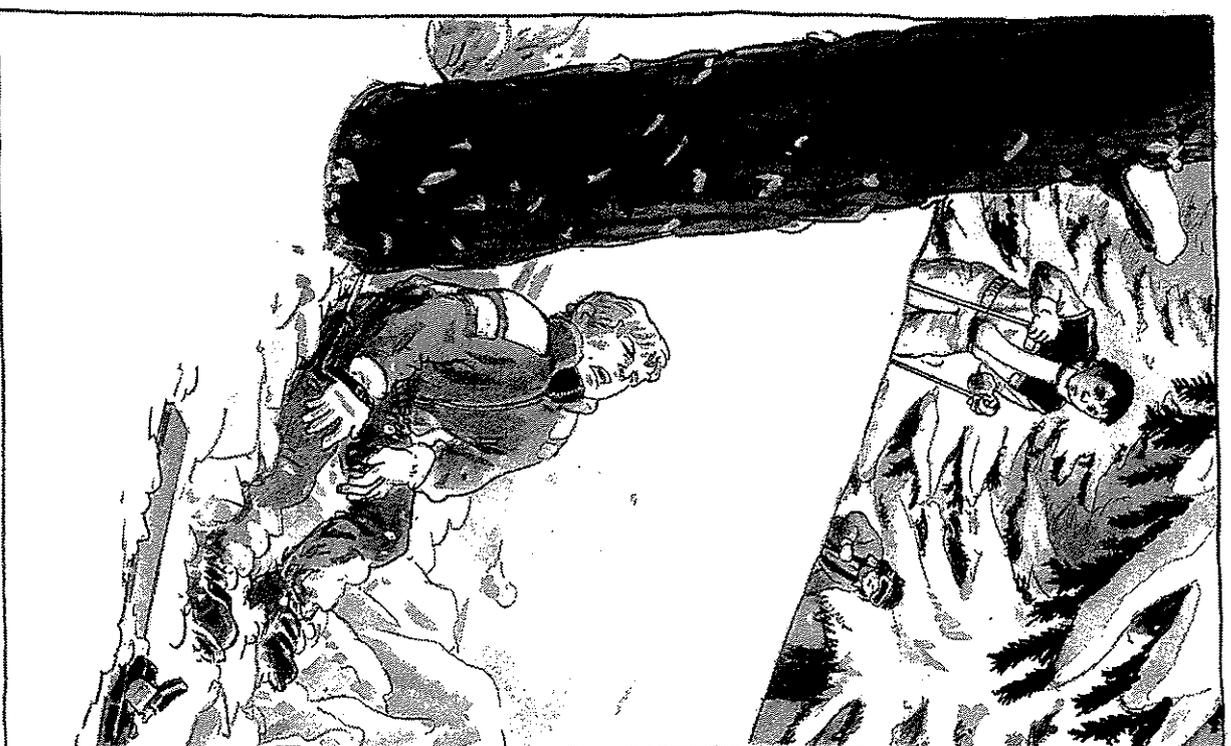
Il se mit à claquer des dents.

— J'ai... j'ai froid !

— Tu peux te relever ? questionna Cindy, devenue aussi pâle que son infortuné copain.

— Non, je ne peux pas bouger !... Ah zut ! Je crois bien que je me suis cassé la jambe !

Le désespoir tomba d'un coup sur eux. La situation était très grave : dans cinq minutes, il ferait nuit et ils



étaient coincés là sans espoir d'être secourus. Et puis, ils sentaient que ce maudit sentier ne les aurait jamais ramenés à la station parce qu'ils auraient aperçu des traces d'autres skieurs ! Cindy et Romain se laissèrent tomber à côté de leur copain qui gémissait, allongé sur la neige sous l'immense mêlèze qui était en partie responsable de leurs malheurs. Ils prirent chacun une main de leur camarade et réfléchirent au meilleur moyen de se tirer de ce dramatique mauvais pas.



16

2

Chantal Didier, l'institutrice des trois malheureux enfants, commençait à s'inquiéter sérieusement. Elle consulta une nouvelle fois sa montre : seize heures quarante-cinq. Les pistes allaient fermer dans un quart d'heure. Ses élèves, qu'elle avait rassemblés devant le restaurant, s'impatientaient. Ils avaient rangé leurs skis dans le local approprié depuis vingt minutes déjà. Jean-Marc, son collègue du C.M.1, tentait de la rassurer :

— Ne t'inquiète pas, Chantal, ils vont arriver. Tu sais très bien qu'ils sont les trois meilleurs skieurs de l'école.

— Justement, quand on se croit fort, on commet plus facilement des imprudences.

Robert, le moniteur de ski, était très ennuyé : les trois élèves étaient sous sa responsabilité quand il leur avait donné l'autorisation de faire une ou deux descentes sans surveillance. Il n'y tint plus et, rassemblant ses collègues de l'E.S.F., leur demanda de l'ac-

17

étaient coincés là sans espoir d'être secourus. Et puis, ils sentaient que ce maudit sentier ne les aurait jamais ramenés à la station parce qu'ils auraient aperçu des traces d'autres skieurs ! Cindy et Romain se laissèrent tomber à côté de leur copain qui gémissait, allongé sur la neige sous l'immense mélèze qui était en partie responsable de leurs malheurs. Ils prirent chacun une main de leur camarade et réfléchirent au meilleur moyen de se tirer de ce dramatique mauvais pas.



16

2

Chantal Didier, l'institutrice des trois malheureux enfants, commençait à s'inquiéter sérieusement. Elle consulta une nouvelle fois sa montre : seize heures quarante-cinq. Les pistes allaient fermer dans un quart d'heure. Ses élèves, qu'elle avait rassemblés devant le restaurant, s'impatientsaient. Ils avaient rangé leurs skis dans le local approprié depuis vingt minutes déjà. Jean-Marc, son collègue du C.M.1, tentait de la rassurer :

— Ne t'inquiète pas, Chantal, ils vont arriver. Tu sais très bien qu'ils sont les trois meilleurs skieurs de l'école.

— Justement, quand on se croit fort, on commet plus facilement des imprudences.

Robert, le moniteur de ski, était très ennuyé : les trois élèves étaient sous sa responsabilité quand il leur avait donné l'autorisation de faire une ou deux descentes sans surveillance. Il n'y tint plus et, rassemblant ses collègues de l'E.S.F., leur demanda de l'ac-

17